

ENQUÊTES RELIGIEUSES EN MILIEU ÉTUDIANT (1)

Dans les études de sociologie religieuse, l'étudiant peut jouer un double rôle : être enquêteur ou être enquêté; en d'autres termes, se poser face au sociologue, soit comme fin, soit comme moyen de son étude.

Encore faut-il préciser le mot « enquêteur ». Il ne s'agit pas là d'un travail d'interviews dans la rue, pour lequel l'étudiant est d'ailleurs bien adapté, mais d'une étude approfondie de sa famille qu'il connaît bien. Aide infiniment plus riche pour le sociologue qui, en matière religieuse doit préférer la prudence aux interviews directs et brutaux. Voilà le premier rôle de l'étudiant; capital, il est irremplaçable parce que l'étudiant est le seul à avoir des entrées invisibles dans une famille.

Mais l'étudiant est aussi un excellent enquêté, parce que l'Université est un point de convergence pour les élites qui plus tard se disperseront : c'est là, dans ces véritables goulots d'étranglement que l'observation sera la plus efficace (2). Avantage de lieu, avantage aussi de temps : vingt ans, c'est le point tournant, la page ouverte du livre de la vie, face à l'héritage familial qui se ferme, mais qu'on voit encore dans toute son ampleur.

Et l'on comprend pourquoi on pense à tirer parti des étudiants dans les études d'osmose sociale, les statistiques sanitaires et dans l'observation de la vie religieuse qui nous intéresse ici.

*
**

Mais si de telles études sont nombreuses, surtout aux U.S.A. (3), rares sont celles où l'on établit un lien entre l'étudiant et sa famille ou son milieu d'origine. Nous avons déjà observé que ce lieu était capital dans l'utilisation de l'étudiant comme enquêteur (4); il est tout aussi indispensable lorsque l'étudiant est enquêté. Or, le plus souvent, on se penche sur lui comme sur un cobaye unitaire; on détache, on isole

(1) Cet article complète les notes publiées dans *Idées et Forces* de janvier-mars 1949, p. 94.

(2) De même que l'armée qui réunit tous les hommes d'un même âge et fournit la base à quantités de statistiques sanitaires.

(3) Nous renvoyons ici à deux bibliographies — à titre d'exemple — fournies par J. Stetzel : *Théorie des opinions* et le rapport Kinsey : *Le comportement sexuel de l'homme américain*.

(4) Rares sont les études où l'on utilise les étudiants dans ce sens. Un questionnaire d'enquête rédigé par le P^r Le Bras est à notre connaissance le seul et vise plutôt les écoliers que les étudiants.

ainsi un milieu étudiant dans lequel ses habitants font un peu figure de cet *homo economicus* d'un autre domaine, si abstraitement dégagé qu'il ne sert plus à rien.

C'est contre une telle tendance que nous inscrivons ici. Et c'est en pensant à cette perspective du milieu d'origine que nous avons approfondi certains résultats d'une enquête effectuée en mars 1948 à l'Institut d'Études Politiques. Si limités soient-ils, ils n'en constituent pas moins une voie dans laquelle on doit s'avancer, que l'on veuille dégager la vie religieuse ou toute autre donnée sociologique d'un milieu étudiant.

*
**

Rappelons que l'enquête effectuée à l'I.E.P. (4 bis) en mars 1948 portait sur environ 150 élèves; que l'enquête fut lancée et menée par les élèves, seule solution possible d'ailleurs si l'on s'occupe de données religieuses; que limités enfin par le cadre, le milieu et le nombre, les résultats sont à regarder avec prudence et sans aucun esprit de généralisation. Nous ne leur donnons que valeur de points d'interrogation, d'hypothèses pour des enquêtes que nous espérons voir se multiplier.

Sept questions soigneusement éparpillées parmi les 56 du questionnaire forment le côté spécifiquement religieux de l'enquête.

- Question 20 : Quelle religion avez-vous ?
- Question 21 : La pratiquez-vous régulièrement ?
- Question 29 : Si vous croyez en Dieu, estimez-vous que vos opinions religieuses aient eu une grande influence sur la formation de vos idées politiques ?
- Question 35 : Combien de classes avez-vous fait dans un établissement religieux depuis la 6^e comprise ?
- Question 36 : Votre mère pratique-t-elle (ou pratiquait-elle) de façon régulière ?
- Question 37 : Votre père pratique-t-il (ou pratiquait-il) de façon régulière ?
- Question 53 : Croyez-vous en Dieu ?

Ces questions sont évidemment trop peu précises et trop peu nombreuses pour donner un résumé de la vie religieuse (5) de l'étudiant. Le dépouillement brut de ces questions apporte en effet peu d'enseignements en lui-même, s'il n'est pas mis en rapport avec d'autres éléments, et nous le donnerons ici sans le commenter.

1. Si vous croyez en Dieu, pensez-vous que vos opinions religieuses aient influé sur vos opinions politiques ?

(4 bis) Nous renvoyons ici à *Idées et Forces*, janvier-mars 1949, p. 94, pour les grandes lignes de la technique d'enquête et les difficultés qu'elle présente.

(5) Un questionnaire détaillé d'une trentaine de questions et une enquête spéciale seraient nécessaires : nous avions préféré à une enquête spécifiquement religieuse, un questionnaire où des éléments non religieux donneraient avec les autres des corrélations intéressantes. Ces questions non religieuses jointes au désordre des questions permettaient à notre avis de « noyer » les questions purement religieuses et d'accroître ainsi le naturel des réponses. Au moment où nous finissons cet article, M. Mamert entreprend à l'I.E.P. une enquête exhaustive, axée presque totalement sur la religion. C'est avec grand intérêt que nous suivrons le déroulement de cette expérience.

oui : 47 % ;
non : 53 % .

La réponse aux autres questions donne la structure religieuse de l'I.E.P. ; catholiques pratiquant régulièrement : 56 % ; catholiques pratiquant irrégulièrement : 13 % ; autres religions : 6 % ; indifférents, douteux : 5 % ; ne croient pas en Dieu, mais marquent encore catholique à question 20 : 5 % ; ne croient pas en Dieu : 10 % . Si le dépouillement brut fournit en lui-même peu d'éléments (6) en l'absence d'autres enquêtes comparables, le *dépouillement différencié* obtenu en binômant deux questions nous conduit à des dialogues infiniment plus riches. Parmi ceux-ci :

- religion — familles nombreuses ;
- religion — école libre ;
- religion — isolement étudiant ;
- religion — famille ;

que nous examinerons maintenant l'un après l'autre.

*
**

Avant toute autre remarque, il est capital de noter que le binôme familles nombreuses — pratique religieuse, étudié ici, date de vingt ans. La question de base, était, on s'en souvient : « Combien vos parents ont-ils eu d'enfants ? » Or, les étudiants qui donnent cette réponse ont en moyenne 20 ans, si bien que les parents, tels qu'ils ressortent de cette étude, sont ceux d'une génération passée. L'avantage de l'actualité n'existe donc pas, mais il en est un autre ; en posant la question à un étudiant de 20 ans on est à peu près sûr du nombre d'enfants d'une famille qui a peu de chances d'en avoir d'autres. On arrive donc à isoler les familles *crystallisées* à enfant unique de celles qui en sont à leur premier : différenciation très appréciable qu'on n'obtient que très difficilement dans les statistiques.

La question « Combien d'enfants ont eu vos parents ? » que nous avons ainsi replacée dans le temps, mise en parallèle avec les questions 36 et 37 (pratique des parents) nous fournit une première série de graphiques et laisse apparaître de façon saisissante la relation qui existe entre familles nombreuses et pratique religieuse des parents ; cela, ne l'oublions pas, dans la bourgeoisie française.

Un calcul très simple nous chiffre ce que les graphiques indiquent ; parmi les étudiants interrogés, 48 ont deux parents pratiquants, 24 aucun, 30 l'un d'eux.

D'où : $48 \times 2 + 30 = 126$ parents pratiquants,
et $24 \times 2 + 30 = 72$ parents pratiquants.

Supposons pour l'instant que tous les enfants de familles issues de parents pratiquant (régulièrement) soient eux-mêmes pratiquants et inversement tous ceux de familles non pratiquantes (régulièrement) ne pratiquent pas régulièrement eux non plus, on obtient des statistiques :

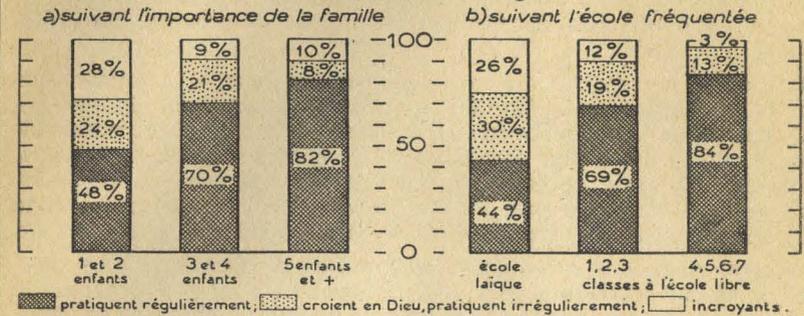
126 personnes pratiquantes donnent jour à 251 enfants pratiquants,

72 personnes non pratiquantes donnent jour à 99 enfants non pratiquants.

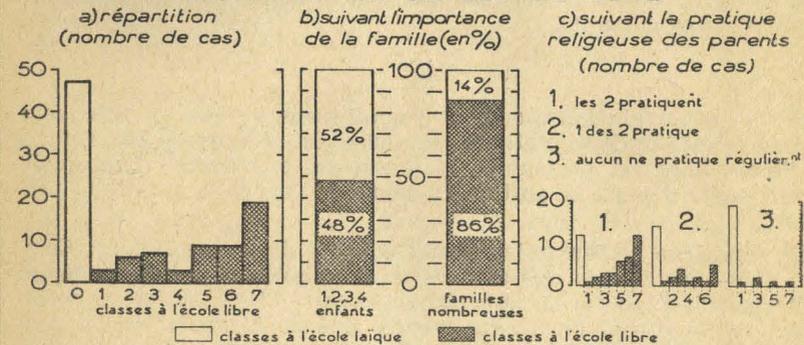
(6) Il en est ainsi de la plupart des enquêtes à questionnaires.

ENQUÊTE RELIGIEUSE EN MILIEU ÉTUDIANT

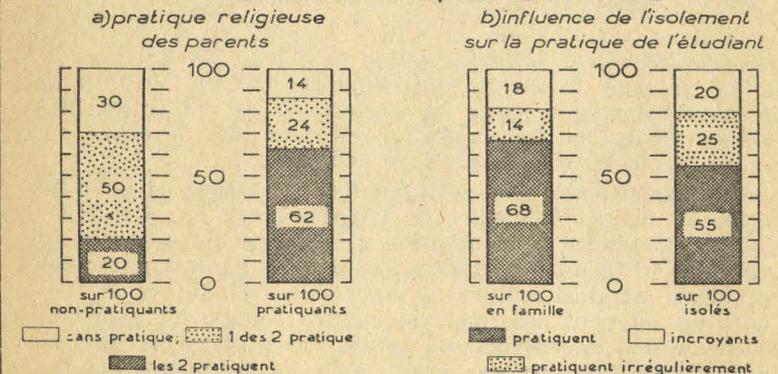
PRATIQUE DES ENFANTS % dans chaque catégorie



FRÉQUENTATION DE L'ÉCOLE LIBRE



FAMILLE ET PRATIQUE RELIGIEUSE



L'accroissement des pratiquants est de 200 %, celui des non-pratiquants de 37 % : on mesure ainsi bien mieux l'écart et peut-être cette dynamique du corps chrétien (en milieu bourgeois) peut-elle nous porter à réfléchir. Si en effet le chiffre des chrétiens reste constant, c'est qu'il y a eu en réalité, ou bien une trahison des pères, ou bien une trahison des fils. La stagnation du corps chrétien signifie que quantité de pères ont manqué au devoir de transmettre le flambeau ou que quantité de fils ont refusé de le prendre, de croire comme leur père.

Une autre perspective du même phénomène consiste à étudier non plus la corrélation entre familles nombreuses et pratique des parents, mais entre familles nombreuses et pratique des enfants : un enfant de famille nombreuse a plus de chance d'être chrétien qu'un autre : posé de façon paradoxale, ce déterminisme curieux s'énonce : *un enfant de rang sept est bien plus près du ciel qu'un premier né*, étant entendu qu'il ne s'agit pas de considérer la hiérarchie dans une seule famille.

Pendant que nous examinons les familles nombreuses, nous pouvons noter une corrélation très nette entre celles-ci et la fréquentation de l'école libre : les grandes familles sont moins nombreuses au lycée qu'à l'école libre et nous verrons précisément maintenant de quel genre de corrélation il s'agit.

**

Le deuxième binôme que nous examinerons ici est en effet celui de l'école libre et de la pratique religieuse. On sait combien la défense de l'école libre est passionnée; mais sait-on exactement dans quelle mesure cette défense se justifie au point de vue de la foi, de la pratique ?

Le graphique 3 résume les résultats bruts de la question : « Combien avez-vous fait de classes dans un établissement religieux depuis la 6^e (comprise) ? Sa forme caractéristique entre l'U et l'L que les sociologues reconnaîtront bien, nous montre une double polarisation dans la fréquentation de l'École : lycée d'une part, école libre de l'autre; entre les deux, une scission nettement préméditée.

Le graphique 2 est obtenu en reliant la question de la pratique religieuse des élèves et la fréquentation de l'école. Nous y voyons la population lycéenne divisée en trois groupes dont un tiers pratique régulièrement, alors que parmi les anciens élèves des écoles libres, les trois quarts le font. La corrélation est donc tout de même assez nette entre l'école libre et la pratique religieuse.

Rappelons également le lien entre familles nombreuses et école libre (graphique 4), mais infiniment plus important est, à notre avis, le graphique 5. Il répond à la question : « Qui envoie ses enfants à l'école libre ? » Il fallait s'y attendre : ce sont les parents pratiquants. Et le problème est ainsi remis à sa vraie place : l'influence de l'école libre apparaît ou peut désormais apparaître comme un phénomène secondaire au sens scientifique du terme. On peut même dire *l'influence de l'école libre est une « dérivée » de l'influence familiale*. Laquelle des deux a le plus d'importance ? Nous répondrons tout de

suite : l'influence familiale. Mais il nous manque des preuves; il faudrait pouvoir isoler l'influence de l'école libre, la pondérer. Il faudrait pour cela aller beaucoup plus loin que l'enquête sommaire de l'I.E.P. (7).

Lorsque nous avons calculé le taux de remplacement d'une génération pratiquante par une autre (8), nous avons choisi l'hypothèse délibérément arbitraire de la similarité entre pratique des enfants et pratique des parents. Nous avons classé automatiquement parmi les pratiquants un fils de pratiquants. L'avantage d'une telle hypothèse était pour nous d'éliminer les facteurs de dynamique religieuse, de conversions, pour isoler les seules réalités démographiques.

Laissant maintenant celles-ci de côté, nous pouvons corriger cette hypothèse (sans toutefois le faire numériquement, l'échantillon du sondage étant bien trop faible et l'enquête n'ayant porté que sur les enfants du sexe masculin) (9). Nous pouvons regarder maintenant ce qui se passe dans *une famille* au lieu de considérer les pères et les mères sans les individualiser comme nous l'avions fait auparavant.

Un graphique résume cette nouvelle perspective : nous noterons *en premier lieu* : la structure familiale :

- 2 parents pratiquants,
- 1 parent pratiquant (dans 90 % des cas : la mère),
- 0 parent pratiquant (cas relativement rare).

En second lieu : la différence très nette de structure qui existe entre les familles d'enfants qui ne pratiquent pas régulièrement (colonne de gauche) et ceux qui pratiquent régulièrement (colonne de droite).

Enfin, il semble que la mobilité soit un peu plus élevée chez les non-pratiquants. 20 % de parents pratiquants (les 2) chez les non-pratiquants contre 14 % de parents non pratiquants chez les pratiquants.

**

Le dernier problème sur lequel nous nous pencherons est celui de l'influence de l'isolement étudiant sur sa pratique religieuse. L'étudiant isolé à Paris pratique-t-il plus ou moins que son camarade resté en famille ?

La religion est parfois pour l'étudiant de province une deuxième famille : celui-ci remplace un milieu qu'il a perdu par une vie collective qu'il va souvent chercher dans les mouvements de J.E.C. ou d'Agoras divers. Mais, à côté de cette substitution qu'on voit, il est d'autres données précises que nous exposerons ici.

Constatons en premier lieu que le pourcentage d'incroyants presque identique chez les Parisiens ou les Provinciaux (18 et 20 %) nous montre que nous avons à faire à un même milieu.

La pratique religieuse différenciée suivant les deux groupes se chiffre ainsi.

(7) Voir la note 4 p. 40 au sujet d'une étude projetée par le P^r Le Bras.

(8) Voir paragraphe sur la « pratique religieuse et familles nombreuses ».

(9) De plus, il aurait fallu demander à l'étudiant interrogé la pratique religieuse de ses frères.

Parisiens en famille
25 %

Isolés
14 %

La différenciation s'est accusée : elle est cette fois très nette et l'on peut dire que les isolés, qui à l'I.E.P. représentent environ 40 % de l'effectif total, ont perdu un peu de leur pratique régulière en venant à Paris.

*
**

Nous avons donc, en terminant par l'étude de l'isolement étudiant, exposé quelques problèmes, chiffré quelques données ou établi quelques liens. Mais c'est maintenant qu'il convient de rappeler que la base insuffisante de l'enquête ne permet aucune généralisation. D'autre part, les indications (ne parlons pas encore de conclusions) auxquelles nous avons pu aboutir, ne concernent qu'un certain milieu, exclusivement bourgeois.

Prudence donc ? Sans doute; mais optimisme aussi; les chemins sont ouverts à d'autres enquêtes et d'incalculables résultats seront faciles à obtenir *pourvu qu'on n'isole pas le milieu étudiant, qu'on ne l'étudie pas comme un tout.*

Et cela est tout particulièrement vrai pour la France, où notre système d'éducation ne détache pas l'étudiant de son milieu (10). Pensons aux pays anglo-saxons et tout particulièrement à l'Angleterre. Quelle différence ! L'enfant, dans les boarding-schools vit à la campagne loin de ses parents qu'il ne retrouve que pendant les trois mois de vacances. Il ne les voit pas vivre, ne subit pas leur poids, mais n'a pas non plus devant les yeux le seul exemple social qu'ait bien souvent l'étudiant français : sa famille. Il passe ainsi 14 ans de vie « artificielle » et s'il est fortuné, il la termine à Cambridge ou à Oxford dans un déracinement encore plus complet.

Là, loin de l'Angleterre vraie, noire et industrielle, il vit dans une cité paisible, faite à son échelle et qu'il ne côtoie pour ainsi dire que du bout des doigts. Isolé dans le décor moyen-âgeux de son collège, imprégné de son esprit, il lui faut pour vivre avec le monde quotidien, endosser la traditionnelle tige noire (11).

Sans doute est-il des exceptions (Londres et les grandes villes) et sans doute ne parlons-nous que des classes aisées. Mais c'est certainement ce genre d'éducation qui a poussé les sociologues anglo-saxons à étudier un milieu étudiant isolé du reste du monde. Nous oublions souvent ces conditions quand nous leur reprochons de naviguer dans l'artificiel. Mais au moins, lorsque nous travaillons en France, essayons de regarder ce qui se passe réellement et de ne pas déformer l'homme pour le faire rentrer dans le champ de nos microscopes. Et l'impératif ici, c'est de ne pas considérer l'étudiant comme un tout.

Serge ANTOINE.

(10) Exception faite du déracinement des provinciaux, mais qui est d'une autre nature.

(11) Voir S. Antoine in **Combat** du 26 octobre 1949 : « Non, les collègues anglais ne sont pas des écoles sociales ».